

Ces pauvres diables ont été destitués sans une heure d'avis, pour le seul fait qu'ils obéissaient à un ordre leur enjoignant de venir faire connaître à qui de droit, ce qui se passe là-bas, sur la montagne. Bien plus, M. McGibbon les attendait avec son bâton à la main, et quand ils vinrent pour reprendre leur ouvrage, c'est avec cette arme qu'il leur a défendu d'entrer dans l'atelier, agissant ainsi comme on fait avec des esclaves dans les pays non civilisés.

Voilà, dirait-on, les événements précurseurs de 1837-38 qui se reproduisent. C'est fort vilain jeu, et c'est jeu bien dangereux que jouent là M. le Maire et les échevins anglais.

Que M. l'échevin Ouimet continue : il a l'opinion publique avec lui, qu'il n'hésite pas !

Il est temps, grand temps, que les affaires reprennent ! Il y a des années que les pauvres ouvriers de Montréal attendent du travail, de quoi nourrir leurs intéressantes familles durant l'hiver.

La navigation va être fermée : combien encore de ces malheureux vont se trouver sans ressources, des jours, des semaines, des mois ? C'est la saison des fêtes, l'hiver. On s'amuse chez soi, chez ses amis : le riche veut s'étourdir pour ne pas entendre le sanglot de l'enfant qui implore, qui supplie, pour un peu de pain !

Si vous aviez vu, lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ !—C'était une tristesse, une désolation à fendre l'âme. Les fenêtres aux carreaux brisés remplacés par des morceaux de gazettes maculées, trouées, laissaient pénétrer la bise glaciale amoncelant un rai de neige sur le plancher. Sur un peu de paille, dans un coin, gisait une forme hâve, que des guenilles entassées protégeaient mal contre la froidure.

Des enfants—deux gracieuses petites filles de quatre et six ans, trois garçons de sept et demi, neuf et onze ans, propres dans leurs loques—se serrant l'un contre l'autre pour se réchauffer, de grosses larmes ruisselant sur leurs joues amaigries ; dans le fond, assis par terre, un homme, dans la force de l'âge, les yeux hagards, la tête douloureusement penchée sur la poitrine. Dans la place, pas une chaise, pas une table, pas un poêle, rien !...

Un homme frappe à la porte, pénètre dans ce taudis.

—Vous, M. Félix ! s'écrie le malheureux se levant péniblement aussi vite qu'il le peut.

—François, dit le nouvel arrivant, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ?

S'avançant vers le paquet de haillons, il soulève les guenilles cachant la face : c'est un femme, c'est la mère de famille.

M. Félix lui tâte le pouls, l'examine un instant. Tout cela dura l'espace d'une minute.

Le nouveau venu se précipite vers une voiture arrêtée à la porte, en retire des paquets, donne des ordres au domestique qui, bientôt, avec d'autres paquets, pénètre dans la demeure.

Une bouteille de vin est débouchée : chaque personne de cette famille, à commencer par la mère, en reçoit un verre. Le domestique, qui était ressorti, revient avec une brassée de fascines et de gros bois, les jette dans l'âtre, y met le feu. Du bouillon est réchauffé, la mère, les enfants, puis le père, en reçoivent chacun un bol fumant.

D'autres provisions succèdent : et les enfants, pleins de grâce et d'abandon, entourent l'homme généreux, le père et la mère pleurent... mais des larmes de bonheur, tandis que dans un coin, à la vue de tant de charité d'une part, de reconnaissance de l'autre, sanglotait un enfant de six ans que son père voulait voir homme—c'est-à-dire charitable comme lui-même l'était. Cet homme, c'était...

O mon père bien aimé ! Etiez-vous bon !...

Rodolphe Le Fort

AU PIED DU CRUCIFIX

A Mlle J...

*Jésus, daignez écouter ma prière :
C'est à vos pieds que je viens, Dieu Sauveur,
Je vous implore et vous prie, ô mon Père ;
C'est votre enfant, consolez sa douleur.*

*Votre secours, mon Dieu, je le réclame
Au fond du ciel, comme l'astre éclatant,
Vous avez mis dans mon cœur une flamme,
Un grand amour pour votre tendre enfant.*

*Quand ma pauvre âme est toute chagrinée,
Elle se plaint, ô Dieu rempli d'amours !
Au crucifix la pauvre abandonnée
Se réfugie, en pleurant tous les jours.*

*Quand votre enfant, que j'admire et que j'aime,
Brise mon âme, et la fait bien souffrir,
Encor vers vous, ô tendresse suprême,
Elle revient, s'empresse d'accourir.*

*Consolez-moi, Dieu Sauveur que j'adore,
Je mets mon front sur vos pieds si blessés ;
Ne voulez pas qu'en vain je vous implore,
Vous, le secours des êtres délaissés.*

*C'est à vos pieds que tout meurtri, j'espère :
Faites, mon Dieu, que je vous dise un jour :
" J'ai du bonheur dans cette vie amère,
Je suis heureux, merci, j'ai son amour."*

AMABLE BERTHÉLOT-CARON.

Québec, août 1897.

LEUR TOUT PETIT

Le père vient de rentrer. C'est l'heure du repos, la bonne paie des fins de journée... la mère se lève, ils vont l'un vers l'autre...

—Bonjour, ma chérie.

Ils se regardent. Ils se dirigent doucement vers le berceau, du côté où l'on entend la petite respiration régulière. Elle écarte les rideaux, soulève l'enfant, le prend dans ses bras.

—Mon Dieu qu'il est beau... Regarde-le donc, ton fils... Mais il n'est pas réveillé tout à fait encore. Vois comment il se frotte les yeux... Il les ouvre maintenant, ses yeux sont tout gros de sommeil. Il nous reconnaît déjà et sourit... Oh ! le cher amour !... Comme on les aime, ces petits êtres, et ils vous donnent tant de mal !... S'ils s'en souvenaient plus tard !

Le voilà prêt enfin, tout frais, tout heureux ; ses mains maladroites battent l'air, ses petits pieds s'agitent... Impatient, il voudrait aller, toucher à tout, et son regard indécis erre curieusement...

—Petit, attends encore un peu... Tes cheveux sont tout emmêlés, il y reste des brins de ouate blanche... Bon, le voilà bien propre... Prends-le, père, maintenant...

Chacun tient une main et ils se sourient : ce sont là pour eux les vraies minutes heureuses, et qui consolent de tant de choses !... L'on se sent tout reposé, l'on se sent meilleur à les voir... Ils marchent tous trois, à pas menus ; le père et la mère sont courbés, lui se hausse, s'appuie bien fort... Ils s'en vont à la découverte : on s'arrête dans les coins sombres, près des meubles étranges ; on se laisse tomber sur le tapis épais, on se regarde dans la glace en prenant des mines drôles... Et ils rient, les trois enfants.

Puis on laisse aller le bonhomme. Il est si fort déjà ! Il marche presque tout seul. Il se retourne parfois, joyeux de sa hardiesse, un peu inquiet aussi, et il rit, il sent bien qu'on le suit des yeux avec amour... Il revient bientôt, il s'agite les bras pour garder son équilibre... Mais ses jambes sont fatiguées, son poids l'entraîne en avant. Il chancelle. Arrivera-t-il jusqu'à eux ?... Mon Dieu, il va tomber !... Non, il se précipite et des bras le reçoivent à temps.

Un instant il se repose, puis reprend confiance et poursuit son voyage... Le voici à quatre pattes... Il se glisse derrière une table, pénètre sous un fauteuil... Alors il reparait, inquiet du silence, et lève la tête... On sourit, il se rassure. Et, avec un instinct de petit être qui devine les choses d'amour, levant ses yeux

câlins vers ceux qu'il sent être à lui, tout à lui et rien qu'à lui, il semble vouloir leur dire :

—Protégez-moi, aimez-moi bien... J'ai tant besoin qu'on m'aime !... Pour grandir, il me faut de bonnes caresses et de bon lait... Il faut que papa m'embrasse à mon réveil et quand je m'endors... Il faut que maman m'habille et me déshabille elle-même... Je veux être leur cher petit tyran...

Et la mère répond de même :

—O mon chéri, tu es à moi, et à moi encore !... Je t'aime, parce que tu es doux, parce que tu ne sais rien de ce qui est mauvais, de ce qui fait souffrir. Je t'aime, mon tout petit, parce que tu as besoin de moi, que tu as peur pour un rien : tu pleures, j'embrasse tes yeux pleins de larmes, et te voilà consolé... Laisse-toi bien embrasser ; traîne-toi autour de moi et que je te sente comme une bonne et longue caresse. Raconte-nous tes interminables histoires sans paroles, redis tes phrases confuses et toujours les mêmes. Ta voix d'enfant change en les répétant, et tu sais si bien y mettre chaque fois un sens, un ton nouveau... Je ne les comprends pas souvent très bien, mais elles me chantent dans la tête... Et puis, tout ce qui vient de toi m'est si doux !... Laisse aller tes mains sur mon front, sur mes bras... Si j'ai la fièvre, cela me rafraîchit ; et j'en suis toujours étonnée, si j'ai froid, le sang recourt joyeux dans mes veines...

Tout cela ne finirait jamais : ces promenades, ces caresses, ces chers enfantillages... Mais il se fait tard.

—Allons, maman, dit le père, couchez ce petit homme. Il faut qu'il dorme pour devenir grand... Ses yeux s'alourdissent déjà, se ferment à moitié... Voyez donc, il dort presque sur vos genoux ; sa tête s'incline, ses petites mains tombent, toutes lassées...

Elle l'emmena. Et pendant qu'elle le déshabille, il s'endort à moitié. Le voilà enfin dans son berceau, bien tranquille... Il ouvre parfois les yeux pour voir si l'on est là toujours, puis il les referme, confiant...

—Dors, ta mère est là tout près, murmure-t-elle. Tu as chaud, te voilà bien bordé. A tout à l'heure... Dors, mon amour.

CLAUDIUS JACQUET.

MA MÈRE

Elle repose dans le vaste champ des morts, au pied du Calvaire, duquel Jésus-Christ lui tend les bras ; et c'est là que chaque année, je viens verser des larmes amères et porter cette prière chrétienne qu'elle m'a apprise.

Ma mère !... Elle était l'âme de mon existence : avec elle, je passais des jours de bonheur, admirant ses saints exemples et ses nobles vertus ; sans souci du présent, sans crainte de l'avenir, ma vie s'écoulait heureuse et tranquille. Elle tenait à moi de tout cœur et m'a toujours aimée d'un amour fort et ardent, car le cœur d'une mère ne vieillit pas : quand il cesse d'aimer, c'est qu'il cesse de battre.

Et cette mère chérie ! je ne l'ai plus, l'ange de la mort, déchirant le voile de sa vie, est venu la ravir à mon amour. Depuis, mes tristes jours s'écoulaient dans les soupirs de mon âme plaintive, et dans mon cœur, meurtri sous le poids de la douleur, quand je me mets à songer et que je rentre en moi-même, je trouve un grand vide comme si la moitié de mon être dormait dans son cercueil. Hélas ! pour toujours.

Elle n'est plus, celle dont la tendresse
M'environna de son plus tendre amour :
Elle n'est plus ! son nom revient sans cesse,
Mon cœur l'appelle et la nuit et le jour.
Jamais, jamais, ma mère tant aimée,
Ta pauvre enfant n'oubliera tes vertus,
Mon souvenir, ma prière embaumée
Ira pour toi vers le cœur de Jésus.

ENÉRI.

Lorsqu'on sent le besoin de conserver ses illusions, c'est qu'on est bien près de les perdre.

Je respecte la foi naïve de l'enfance, mais j'admire surtout la foi constante qui n'a jamais faibli au rude apprentissage de la vie.